

D'un passé l'autre. Les entrelacs de l'histoire et de la mémoire chez Kébir-Mustapha Ammi

AHMED AZIZ HOUDZI

Cadi Ayyad University
h.ahmedaziz@gmail.com

Mots-clès

Histoire
Mémoire
Mouvement
Contre-écriture
Kébir Mustapha Ammi

Keywords

History
Memory
Movement
Counter-writing
Kébir Mustapha Ammi

Abstract

Cet article examine les mouvements de reprise et de reformulation autour desquels semblent s'organiser la fiction de Kébir Mustapha Ammi. Notre propos cherchera à montrer comment se déploie le réinvestissement des versions établies et canoniques de l'Histoire à travers les entrelacs de l'histoire et de la mémoire. C'est-à-dire, qu'il se propose de dégager, dans un premier lieu, les modalités et les stratégies scripturales par lesquelles s'opèrent l'exhumation du passé et sa remise en circulation dans de nouveaux circuits de sens. En second lieu, il ambitionne d'explorer les enjeux éthiques et esthétiques qui animent la démarche du romancier maroco-algérien. Afin de donner corps et substance à cette réflexion deux romans de Kébir Mustapha Ammi – *Les Vertus immorales* (2009) et *Mardochée* (2011) – seront convoqués.

This article examines the movements of revive and reformulation around which the fiction of Kébir Mustapha Ammi is organized, as exemplified in two novels: *Les Vertus immorales* (2009) and *Mardochée* (2011). The aim is to show how he deploys the reinvestment of established and canonical versions of History through the intertwining of history and memory. In other words, firstly, it sets out to identify the scriptural modalities and strategies by which the past is exhumed and put back into new circuits of meaning. Secondly, it aims to explore the ethical and aesthetic issues that drive the Moroccan-Algerian novelist's approach.

1. Introduction

On ne peut pas aborder les textes de Kébir-Mustapha Ammi, sans esquisser en même temps les liens autour desquels s'organise sa fiction. Qu'ils soient patents ou souterrains, ils s'inscrivent d'entrée de jeu dans un mouvement de reprise et de remise en question de quelques versions établies de l'Histoire. Ce faisant, ils permettent de ressusciter certaines figures 'occultées' de la mémoire maghrébine ou mises à la marge du récit officiel. Se réapproprier ces figures, les rapatrier aussi bien dans le temps présent que dans leur paysage culturel d'origine constitue des jalons susceptibles de redessiner les contours d'une version alternative de l'Histoire que l'expérience romanesque de Kébir-Mustapha Ammi semble amorcer.

Qu'elle emprunte la démarche du biographe, où qu'elle se fasse historienne, son écriture est investie par un désir de connaissance et de déchiffrement du monde, mais également par l'établissement de nouveaux rapports entre passé et présent. Si ses romans attestent d'une porosité épistémologique – permettant de faire cohabiter plusieurs modes de connaissances – c'est que Kébir-Mustapha Ammi reconnaît à ce genre des potentialités heuristiques et cognitives indéniables. Pour lui, le roman n'est pas seulement une expérience de divertissement, mais il est aussi et surtout un moyen d'intelligence du présent, un instrument de connaissance du réel, voire un véritable outil de compréhension du monde, de quête de sens et de recherche de vérité.

Cet article examine comment se déploie le réinvestissement des versions établies et canoniques de l'Histoire qui caractérise son travail, c'est-à-dire qu'il cherche dans un premier lieu à dégager les modalités et les stratégies scripturales par lesquelles s'opèrent l'exhumation du passé et sa remise en circulation dans de nouveaux circuits de sens. Ensuite, il se propose d'explorer les enjeux éthiques et esthétiques qui animent la démarche du romancier maroco-algérien.

Afin de donner corps et substance à cette réflexion et d'examiner de très près ce mouvement de génération historique, c'est-à-dire cette impulsion créatrice qui permet de générer une autre histoire de l'Histoire et d'engendrer un autre passé du passé, deux romans de Kébir-Mustapha Ammi – *Les Vertus immorales* (2009) et *Mardochée* (2011) – seront convoqués.

2. Les Vertus Immorales : une narration alternative

Paru en 2009, *Les vertus immorales* (2009), s'inspire directement de la fameuse expédition de Pánfilo de Narváez, qui a pris la mer le 17 juin 1527 destination pour la Floride. Le récit de Álvar Núñez Cabeza de Vaca, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique* (1555), fait part des tenants et des aboutissants de cet épisode hors du commun dans l'histoire de la conquête. Fidèle à une vision eurocentrée, Cabeza de Vaca veille dans son récit à ce que les honneurs et la gloire de cette expédition ne reviennent qu'au Conquistador Blanc et chrétien ; ce qui explique l'omission, du moins la minoration excessive de l'un de ses compagnons les plus remarquables de ce voyage à savoir Mustapha de Azemmour, le maure ou bien Estevanico.

En inscrivant en creux l'odyssée de Mustapha Zemouri, *Les vertus immorales* se propose comme une fiction alternative (Lavocat 2010: 30). Kébir-Mustapha Ammi construit sa fiction sur l'hypothèse suivante : si un Marocain a pu fouler la terre du Nouveau monde, il y a de forte chance pour que d'autres compatriotes puissent le faire à leur tour. Et c'est à travers la voix de son personnage, Moumen, que seront restituées les conditions d'une époque propice à la circulation et où la ruée vers le nouveau continent battait son plein.

En effet, contrairement à Mustapha Zemouri, qui n'a pas légué les traces de ses exploits à la postérité, Moumen lui, dispose du pouvoir de la narration. Il parvient à relater le déroulement de sa vie et partager les circonstances de son expédition dans le Nouveau Monde.

À première vue, *Les vertus immorales* s'annonce comme le récit d'un Marocain dans le Nouveau Monde à l'orée du XVI^e siècle. Cependant, à l'analyse, c'est l'histoire re-imaginée qui y affleure, une perspective nouvelle s'ouvre sur la conquête et devient susceptible de restaurer une mémoire culturelle et d'entraîner une redécouverte de soi. En "comblant de fiction les vides de l'histoire" (Boucheron 2011: 42) le roman démasque les failles du récit officiel et met en crise la fiabilité de ses narrateurs qui semblent plutôt mus par le besoin de se glorifier que de faire part de la vérité.

Tel qu'il transparaît dans *Les vertus immorales*, le

point de vue du subalterne repose sur des décalages diégétiques qui maintiennent le lecteur dans la contiguïté de deux mondes : celui de l'histoire et celui de la fiction. Et qui invitent à une relecture des narratives ayant consacré le mythe de l'explorateur Européen, l'aventurier Blanc et chrétien, ce conquistador qui ramène le salut et la civilisation au nouveau monde.

Il est clair que cette relation hypothétique se greffe sur le récit officiel et s'évertue à lui proposer un complément imaginé voire une réplique critique. Qui va tantôt l'éclaircir, tantôt l'obscurcir, tantôt le confirmer, tantôt le nier. L'ancrage référentiel, le renvoi au texte de Cabeza de Vaca, la référence à Mustapha Zemouri, la restitution de son parcours alimentent cette nouvelle relation dans laquelle Kébir-Mustapha Ammi nous convie à une immersion fictionnelle à multiple niveaux.

2.1. Niveau historico-biographique

Dès l'abord, le roman installe le cadre historique où Moumen et vraisemblablement Mustapha Zemouri ont pu voir le jour, à savoir celui du début du XVI^e siècle. Une époque caractérisée aussi bien par les grands chamboulements qui ont accompagné la succession des Wattassides aux Mérinides, que par la crise économique due aux années de sécheresse qui ont frappé le Maroc. Moumen souligne " je suis né sous le signe du chaos " (Ammi 2009: 15). Grâce aux croisements des données et au recoupement des indices, il présume sa naissance " en cet an de 1502 de l'ère chrétienne " (ibidem), ce qui à l'évidence le rapproche de Mustapha Zemouri, dont la naissance est estimée selon certains récits au début du XVI^e siècle. L'un est né à Salé tandis que l'autre est né à Azemmour : deux villes situées sur la rive atlantique dont les ports furent déjà sous domination portugaise.

Aux changements, qui redessinent les relations géopolitiques dans le pourtour méditerranéen et sur la rive atlantique et reconfigurent les rapports de force entre voisins, s'additionne à la fois une crise politique due aux confrontations ininterrompues entre Wattasside et la dynastie sadienne, mais également une crise écologique qui fut de ce siècle l'un des plus pénibles de l'histoire du Maroc.

L'installation de cet arrière-plan chaotique permet d'ouvrir une brèche dans ce moment de grande transformation. Les agissements du personnage et le

sens de ses actions semblent, de ce fait, déterminés par ces conditions sociopolitiques, de telle sorte que l'histoire individuelle et l'histoire globale se superposent dans le récit du personnage.

2.2. Récit initiatique

Après la perte de son père, Moumen se voit confié à un ancien prêtre, chez qui il va parfaire son éducation. Ce Maître va susciter chez lui un intérêt particulier pour les langues et les belles lettres, et il va l'amener aussi à peaufiner sa connaissance du monde des religions et des idées. On y découvre un personnage bercé depuis son jeune âge par l'appel de l'ailleurs. Nourri par les récits des grands explorateurs, tels que " le dévissage du Monde de Marco Polo " et plus particulièrement le livre d'Amerigo Vespucci qu'il avoue lire et relire. De telles lectures inspirent son désir de voyage et préfigurent à la fois son destin en tant que futur grand explorateur mais également conditionne sa volonté de mettre en texte le déroulement de son aventure dans le Nouveau Monde.

Comme s'il s'apprêtait à affronter l'inconnu, le personnage s'arme de savoir et de connaissance, des ressources qui vont, d'ailleurs, lui être d'une grande utilité. En plus de l'instruction acquise à côté de son maître, que l'on peut qualifier de théorique, puisée pour l'essentiel dans les livres et les manuscrits, Moumen va compléter le reste de sa formation dans la fréquentation de ses pairs et la déambulation dans les rues de Salé. Il écrit :

À l'aube de mes quatorze ans, la rue devient mon royaume, puisque je venais de quitter mon maître, mais cela n'était pas pour me déplaire, en dépit des dangers constants et des pièges qui guettent ceux qui n'ont pour seul toit que la voûte céleste. Le territoire qui m'était dévolu était sans limites, aucune borne n'entravait mes désirs ni ma volonté (ivi:34).

Il est clair que la rue n'est pas seulement un espace de liberté, elle est aussi celui des dangers et des rencontres, en somme le lieu d'une formation pratique qui va permettre à Moumen d'acquiescer toutes les choses dont un homme aura besoin en milieu hostile.

Moumen va connaître la case prison, par deux fois, et l'expérience de l'armée, ce qui va présenter l'occasion pour apprendre le maniement des armes et la maîtrise des techniques de combat car il estime

“un homme qui sait se battre ayant plus de chance de rester en vie ” (ivi: 45). Il souligne “je croise le fer et apprends des techniques diverses pour me défaire de l’ennemi, dérouter ses pièges ou me protéger de lui. Je me révèle un guerrier habile, sachant porter les estocades qui en maintes occasions pourraient s’avérer mortelles” (ibidem).

Aux termes de ces différentes expériences, le personnage accède à l’autonomie. Doté d’un pouvoir d’agir, lui permettant de triompher des conditions économiques, sociales, politiques instables et menaçantes qui pèsent sur son entourage. Ce qui à l’évidence le prédispose à s’aventurer dans le nouveau continent et à surmonter les dures conditions que profilent cette expérience.

Il importe de souligner que la volonté de rejoindre le Nouveau Monde correspond chez Moumen à un choix conscient, mûrement réfléchi, à savoir la recherche d’une nouvelle vie, la possibilité d’une seconde naissance qui trouve dans la traversée de l’Atlantique une possibilité de réalisation. En cela, il diffère complètement d’Estevanico, celui-ci, tel qu’il est figuré par le récit de Cabeza de Vaca, reste un esclave, au service de Dorantès, dépourvu de toute volonté ou de possibilité de choisir.

2.3 Niveau de l’aventure, le voyage

Le chemin vers le Nouveau Monde pour Moumen s’amorce à pied. C’est en marchant depuis Salé qu’il atteint les villes du Nord, d’où il compte rejoindre l’autre rive de la Méditerranée. Cette marche périlleuse permet de jeter un regard sur un Maroc où domine l’insécurité et révèle un personnage redoutable prompt à affronter les risques avec perspicacité et sang-froid, en définitive apte à survivre dans des milieux hostiles.

Pour atteindre l’Europe, Moumen va tenter la traversée moyennant une embarcation de fortune à l’instar des clandestins qui affrontent la houle en se ruant vers l’Eldorado européen. Il écrit : “J’ai franchi le détroit qui nous sépare de la glorieuse Espagne, à la faveur de la nuit, sur un radeau de fortune que le mouvement violent des eaux menaçait plus d’une fois de réduire en miettes” (ivi: 60). En passant Moumen pour un harrag avant l’heure, l’auteur fait un clin d’œil à l’époque actuelle, nous permettant ainsi de saisir certaines similitudes entre le passé et le présent et

voir comment l’homme, de tous les temps, force les frontières à la recherche de conditions de vie meilleures.

Pour Lahiane Hsain, les crises politiques, sociales et économiques qui ont ravagé le pays durant le XVI^e siècle vont pousser les Marocains à tomber dans la servitude volontaire ou à emprunter la voie de l’Europe “à cause de la famine, 60000 Marocains prirent le chemin de l’Espagne et du Portugal, durant cette même période et acceptèrent diverses formes de servitude” (Lahiane 2002: 59). À partir de ce constat, il suppose qu’Estevanico ne fut pas un esclave comme l’entend le récit de Cabeza de Vaca, mais plutôt quelqu’un qui s’est mis volontairement au service des Espagnols. Il affirme à ce titre :

Des vagues de population quittèrent le Maroc en quête d’une vie meilleure dans la Péninsule ibérique. Ce fait suggère qu’Estevanico pourrait avoir émigré avec un contrat de travail, en tant que domestique, employé sous contrat ou simple employé à la recherche de meilleures conditions d’existence. Il n’a peut-être pas été esclave du tout, mais réfugié politique ou économique, car les gens d’Azemmour s’étaient rangés du côté des Portugais. À mesure que la dynastie saadiyin devenait de plus en plus puissante, la seule option viable offerte aux Marocains alliés aux Chrétiens d’Europe était de quitter le Maroc (ibidem).

Ainsi Moumen réussit-il à se faire engager par trois Espagnols chrétiens en partance en Amérique, comme lecteur au service de l’un d’entre eux : “Ce petit est mon lecteur ! répétait-il à l’envi” (Ammi 2009:64), mais très vite il devient bon à tout faire. Leur embarcation va prendre le large en 1519 : c’est-à-dire vingt-sept ans après Christophe Colomb, huit ans avant l’expédition Pánfilo de Narváez, qui va prendre la mer en 17 juin 1527 et qui, rappelons-le, fut la fameuse expédition où Estevanico avait pris part.

L’expédition se développe jour après jour, tenant à respecter les convenances stylistiques et poétiques requises par le récit viatique : datations, localisations, description de la nature, restitution des sensations éprouvées à la rencontre de nouveaux paysages, s’ajoutent à la description de la population, des usages et des habitudes, ce qui ne manque pas de permettre au voyageur de faire saillir le caractère exotique de l’univers découvert.

Ce qui retient l’attention c’est un monde dépeçé

par les Empires coloniaux. Les Espagnols, les Anglais, les Français, les Portugais, les Hollandais se disputent les nouveaux territoires et se concurrencent dans leur exploitation.

2.4 Niveau de l'aventure de l'écriture

Cette partie retrace l'expérience de Moumen à l'épreuve de l'écriture. Son entreprise de mettre ses aventures en récit donne accès à la figure de l'écrivain, laissant voir ses doutes et ses incertitudes, ses fragilités et ses peurs, les risques auxquels il s'expose dans son acharnement à vouloir léguer les traces de sa vérité. "Je mets ce que je suis en péril. Car l'écriture n'est pas une affaire de convenance, c'est un exercice ardu, dont il faut savoir payer le prix. Mais je ne puis faire autrement que m'exposer, puisque je veux que ces pages traversent le temps" (ivi: 204). Il ne s'agit pas uniquement d'une mise à nu du sujet écrivain, c'est en même temps une scène d'exhibition de la pratique scripturale, ce dévoilement de ses soubassements se présente comme un appendice métanarratif qui confère une autre épaisseur à l'hypertexte.

Mais rappelons que c'est en réponse à une sollicitation éditoriale que Moumen se résout à partager son parcours avec les lecteurs : "Ils me demandent, dans un alinéa, si je ne me suis jamais senti l'envie d'écrire mes aventures vécues dans les trois continents" (ivi: 203), écrit-il. Ce projet d'écriture trouve une émulation chez certains de ses compatriotes qui s'adonnent déjà à la même entreprise. En effet, les éditeurs lui ont fait part que Lazhar, son ami d'enfance et son redoutable adversaire dans le Nouveau Monde, leur avait déjà fait parvenir son manuscrit : "L'auteur y brossait le portrait de quelques explorateurs hors du commun, originaires de notre nation, et notamment d'un certain Zemouri, compagnon du fameux Cabeza de Vaca" (ibidem).

Cette indication appelle plusieurs remarques : d'abord, le nom de Cabeza de Vaca est relégué à la fin du roman, comme ce fut le cas pour Estevanico dans ses *Relations*. Ensuite, elle suggère la présence d'autres Marocains qui ont eu le privilège de fouler la terre du Nouveau Monde. Ce qui n'est pas sans décentrer les narratives de la conquête et nous ramène à avancer que l'histoire des Amériques est aussi africaine, marocaine, musulmane, arabe et amazigh.

Enfin, il s'agit d'un manuscrit : c'est-à-dire une trace matérielle qui authentifie l'événement.

En tant que sujet écrivain, Moumen lève la voile non seulement sur les tourments auxquels expose une telle expérience : "j'erre tel un fou dans les couloirs de la maison, comme si ces couloirs étaient les phrases interminables auxquelles je songe parfois. Je hurle, mais je mets un bâillon sur ma bouche pour qu'on ne m'entende pas" (ivi: 204), mais aussi donne à voir la discipline et l'endurance que requiert une telle entreprise : "Je revisite souvent des chapitres pour me convaincre que je n'ai rien oublié. Il n'est pas rare que je me lève la nuit pour vérifier si tel passage est conforme avec ce que je voulais qu'il soit avant de l'écrire et si tel passage je l'ai vraiment écrit" (ivi: 205). Ce qu'il faut souligner par ailleurs c'est que l'écriture devient une occasion pour Moumen afin de se livrer et de livrer sa version des faits, c'est ainsi qu'il affirme : "j'ai décidé de tout dire, sans rien taire, ni rien omettre, ne pouvant différer cette urgence" (ivi: 204). En définitive il s'agit pour Moumen d'une autre version de l'histoire, celle qui permet d'inverser les positions. Il n'est pas inutile de remarquer que la consécration de son passage de simple auxiliaire à celui du maître implique en parallèle un passage d'objet d'écriture à sujet écrivain.

Si l'on considère le récit de Cabeza de Vaca comme le récit souche de *Les vertus immorales* et l'expérience d'Estevanico comme la matrice énonciative sur laquelle se greffe l'aventure de Moumen et à partir de laquelle elle se formule, il devient clair que la pratique hypertextuelle se présente comme une 'réénonciation' du passé impérial. Le récit de la conquête, à la fois comme textualité du passé, mais également comme tissu narratif, qui a façonné et légitimé une vision du monde se trouve soumis à l'examen et à la reformulation, sa réinterprétation dans le présent contemporain implique sa relecture critique, sa déconstruction comme canon exclusif d'un imaginaire unidimensionnel.

"Il est incontestable – souligne Marta Cichocka – que l'histoire de la conquête a été écrite et modelée à partir du point de vue culturel et idéologique des envahisseurs européens et leurs discours narratifs" (Cichocka 2007: 181), il n'en demeure pas moins vrai que l'entreprise entamée ici engage un remodelage romanesque de cette vérité établie et définitive, un remaniement scriptural qui questionne non seule-

ment l'événement mais aussi et surtout le régime de vérité qui le cautionne, et invite dans la même optique à une redécouverte de l'Amérique, mais à partir d'une autre perspective.

En proposant une nouvelle lecture de cette page de l'histoire globale, la pratique hypertextuelle s'inscrit donc dans une optique de dévoilement des narrations hégémoniques. Ainsi, la mise à nu des failles de l'histoire, mais aussi la révélation de l'importance du récit qui l'authentifie, qui devient l'acte fondateur de la gloire ultérieure de son écrivain, quand bien même serait exagéré ce qu'il relate. Prêter un nouvel agencement à ce récit fondateur d'une forme de domination revient à le remettre en question et à mettre en crise sa légitimité. C'est-à-dire à dénaturiser cette domination.

3. Charles de Foucauld saint ou héraut de la colonisation

À l'issue de son exploration du Maroc, Charles de Foucauld connaîtra un grand succès, une médaille d'or lui sera décernée, à ce titre, par la société des Géographes de Paris, permettant ainsi, à sa renommée de grand explorateur, de prendre son plein essor. Cependant au regard de ce triomphe retentissant, le sort réservé à son guide, Mordekhāi Aby Serour, sans que cette aventure n'aurait probablement pas eu lieu, reste inexplicable. À l'exception de quelques évocations rudimentaires, celui-ci sera couvert d'un voile opaque lorsque sa réputation ne sera pas ternie.

On s'étonne, encore davantage, lorsqu'on consulte les rapports, qui le concernent, antérieurs à cette expérience, ils ne tarissent pas d'éloges et soulignent les qualités extraordinaires du profil de Mardochée. À l'instar de cette lettre datée de 1870, c'est-à-dire treize ans avant le voyage de Charles de Foucauld, adressée à la Société des Géographes de la part de Auguste Baumier Consul de France à Mogador où on peut lire :

Je vous envoie le portrait-carte de mon héros Mardochée, en costume de Timbouktou, et dans son costume de juif marocain. C'est un gaillard solide, très dévoué à ses amis, mais peu commode pour ses adversaires et qui m'a paru doué par-dessus tout, d'un intrépide mépris de la vie [...] Décidément, Mardochée est bien ce que je vous ai dit, un cor-

respond actif et dévoué, un hôte sûr et un excellent guide pour le Sahara et le Soudan (Baumier 1870: 470).

Pourtant, à la fin du voyage de Charles de Foucauld, c'est un autre Mardochée qui surgit dans le rapport de voyage. À l'inverse du dithyrambe qu'il réserve à Charles de Foucauld, le rapport de Henri Duveyrier ne soulève, à propos du guide Mardochée, que les aspects négatifs. En insistant sur la rapacité et le caractère désagréable du personnage, ce qui semble conférer des qualités supplémentaires au vicomte, du simple fait qu'il a pu supporter et gérer un personnage de cet acabit, on peut lire :

Ajoutons tout de suite que le rabbin Mardokhaï Abi Sourouïr, celui-là même dont vous connaissez déjà l'histoire et les travaux a été le compagnon constant du vicomte de Foucauld. Cette association, qui dans l'espèce était un passe-partout nécessaire, a coûté à l'explorateur bien autre chose que les 270 francs de gages mensuels convenus ; les défauts de caractère prennent des proportions inouïes quand on se trouve dans l'isolement, et vous permettrez à votre rapporteur de déclarer, à la louange de M. de Foucauld, expérience faite en Seine-et-Oise, que le rabbin Mardochée n'est pas toujours un auxiliaire agréable et commode (Duveyrier 1885:7).

C'est le même constat qui se dégage de *Reconnaissance au Maroc* (Foucauld 1888). Si dans sa page de remerciement, Charles de Foucauld omet, volontairement, de référer à son guide, il ne lui réserve, en revanche, que quelques mentions épisodiques dans le corps du texte ; des mentions, somme toute, dénuées de tout sentiment de reconnaissance ou volonté de valorisation. Un tel traitement intrigue, compte tenu du rôle décisif joué par Mardochée dans cette expédition. En s'arrogeant tous les mérites de cet exploit, le récit foucauldien réaffirme un certain mépris racial et une condescendance culturelle. C'est-à-dire que la supériorité du maître se confirme et se conforte au détriment de la minorisation du subalterne. De même que l'omniprésence de l'un va de pair avec l'invisibilisation préméditée de l'autre, traduisant ainsi ce qu'on peut attribuer à la suite d'Edward Saïd à "une structure d'attitudes et de références" (Saïd 2000: 26).

Le mystère d'un tel traitement demeure irrésolu d'autant plus que Mardochée n'a jamais eu l'occasion de répondre à son accusateur, encore moins la possibilité de se défendre ou représenter sa propre

version des faits. De ce fait, vouloir débusquer le pourquoi d'une telle occultation, chercher à expliciter ce qui pourrait justifier que le guide juif n'a pas eu voix au chapitre devient le nœud gordien que le roman va tenter de trancher, l'énigme que le récit du personnage va essayer d'éclairer. À travers cette mise en fiction, Kébir-Mustapha Ammi livre ici une réinterprétation de l'expérience de domination en lien avec la représentation. Il nous convie à voir à travers la figure Mardochee comment " l'indigène autrefois muet prend la parole et agit sur un territoire repris à l'empire " (ivi: 71-72).

3.1. Mardochee : La confession d'un témoin oculaire

Dans ce roman écrit à la première personne du singulier, Kébir-Mustapha Ammi donne la voix à Mardochee Aby Serour. Resté muet et privé du droit à la parole. Il fait ici un retour sur sa fameuse expédition aux côtés de Charles de Foucauld et transcrit sa propre version de son déroulement. Par cet écrit, il va chercher non seulement à rétablir sa réputation, mais il va dévoiler certaines vérités, demeurées cachées dans le récit foucauldien. Son projet s'annonce dès lors comme une entreprise imitative de *Reconnaissance au Maroc*. Le périple foucauldien est retracé presque à l'identique, mais cette fois à travers le regard du compagnon de voyage. Un regard critique et sans concessions sur les événements relatés, combien même nuisent-ils à la réputation du sujet écrivant. Car contrairement à Charles de Foucauld, qui excelle dans l'art de tromper, en ne restituant que ce qui pourrait le glorifier, Mardochee, en revanche, décide d'avouer la vérité, quel que soit son prix. Du moins ce que son récit promet :

Cette aventure que d'aucuns ont qualifiée de tous les noms, j'ai convenu, cloué dans ce lit et armé de ma seule bonne fois, d'en retracer fidèlement le parcours, bien moins glorieux que Joseph Aleman ne le laisse croire. Je ne tairai aucun épisode susceptible de me nuire ou de ternir un peu plus ma réputation (Ammi 2011: 51).

Il est significatif de souligner que Mardochee se livre à la confession dès les premières lignes du roman : "Je m'appelle Mardochee. J'ai décidé, ce 29 novembre 1886, de consacrer le peu de forces qu'il me reste à dire pourquoi j'ai accepté de servir Joseph

Aleman" (ivi: 15).

La mise en récit de sa propre vie introduit un nouveau rapport à l'Histoire et permet d'instituer le lecteur en arbitre, invité à étudier et à comparer les paroles de Mardochee et ceux de Joseph Aleman :¹ "J'avais un pied dans la tombe, écrit-il, dans des notes qui ont, depuis, été rendues publiques et que le lecteur peut consulter à loisir pour comparer, s'il le souhaite, mes propos et ceux de Joseph Aleman" (ivi: 40).

Cette incitation à confronter les deux récits et à examiner leurs fondements, traverse le roman de bout en bout, et renseigne sur une volonté de remettre sur un pied d'égalité deux versions d'un même événement : l'une fictive et l'autre factuelle. L'expérience de Mardochee et celle de Charles de Foucauld sont renvoyées dos à dos. Ils acquièrent par cette mise en fiction le même bénéfice du doute. Ils s'exposent au même examen et c'est au lecteur qu'incombe le devoir de discerner la vérité du mensonge. Comparer la version du maître à celle du subalterne équivaut, à certains égards, à les faire comparaître devant le tribunal de l'Histoire qui prend le lecteur comme juge.

La contiguïté de ces deux récits de l'expérience impériale dans le roman de Kébir-Mustapha Ammi entame un processus d'élucidation de ce passé qui ne passe pas. En effet, tenu pour coupable dans l'incursion coloniale, puisque par son entremise Charles de Foucauld alias Joseph Aleman a pu réussir sa mission d'espionnage, Mardochee tente ici de se disculper, en faisant savoir les tenants et les aboutissants de son implication. Il passe en revue le parcours qui l'a ramené de la gloire à la déchéance. De ses compétences mises au service de la Société des Géographes de Paris, son retour au Maroc, son départ à Alger, sa rencontre avec Mac Carthy, sa prise de contact avec Joseph Aleman, sa solitude et son déclin, à la décision d'écrire pour riposter au livre de Charles de Foucauld.

Il est clair qu'en sujet écrivant, Mardochee se reconstruit. La nouvelle image, qu'il donne de lui, tranche catégoriquement avec celle qu'esquissent les lignes de Charles de Foucauld. De même que le portrait qu'il brosse de celui-ci est loin de l'exemplarité qui lui est réservée. Mardochee réproouve l'attitude de l'explorateur. Pour ce faire, il ne cessera d'opposer ses discours à ses conduites et exposer quelques zones obscures de sa personnalité. Par ce discours

sur soi, Mardochée engage sa propre plaidoirie, cherchant à décaper les tares qui lui collent comme une seconde peau.

Dans ce sens, il ne manque pas de mettre en avant à la fois son goût prononcé pour l'aventure, son courage à toute épreuve, qui sont d'ailleurs factuellement vérifiable. Mardochée met en avant son abomination de la trahison. Ainsi, il évoque le jour où la puissance coloniale le sollicite pour espionner les Arabes d'Alger, une sollicitation qu'il n'hésite pas de refuser catégoriquement. Il ne s'agit pas d'un exemple isolé : dans plusieurs endroits de sa confession, Mardochée se presse de rejeter tous les soupçons qui entachent sa réputation et tente de se disculper par tous les moyens d'un tel affront.

Dans ce roman, Kébir-Mustapha Ammi investit Mardochée du droit à la parole qui lui a été ravi dans le récit foucauldien. En bravant cette condamnation au silence, le personnage accède à une nouvelle existence. Il arrive à se dire, à s'écrire et à s'énoncer en tant qu'entité autonome. En se réalisant au-delà du discours du dominant qui le réduit à un simple objet discursif. Le personnage se dégage de l'emprise hégémonique et se présente comme le propre acteur de sa destinée ; ce qui n'est pas sans conférer à sa parole une dimension performative.

En livrant sa propre version des faits, Mardochée fait vaciller le point de vue univoque et dominant qui a primé jusque-là. Il donne naissance à un contre-récit qui s'évertue à démasquer les artifices rhétoriques déployés par Charles de Foucauld et à divulguer les objectifs politico-militaires occultés par la prétention scientifique de sa mission :

L'histoire ne s'empressera sûrement pas de retenir ma version des faits, elle est l'œuvre d'un misérable, juif de surcroît peu doué, au surplus, pour enjoliver les choses comme ce diable d'Aleman qui sait donner de l'allure à sa prose et tourner à son avantage ce qui, a priori, pourrait le desservir (ivi: 51).

Il est significatif de constater que le changement de l'instance narrative *défoocalise* le point de vue foucauldien et déstabilise les soubassements de son récit. En s'emparant de l'espace énonciatif, Mardochée s'efforce d'analyser, d'éclairer et d'identifier le projet de l'explorateur. Ce faisant, il perturbe les certitudes de l'Histoire et dévoile l'autorité sur laquelle elle

s'adosse. La mise à nu qu'entreprend le sujet écrivain s'appuie, à la fois sur une volonté de rachat, puisque Mardochée signe par ce texte son *mea culpa*, mais également s'inscrit dans une perspective de riposte, une contre-attaque de la marge.

Avec ce livre, je veux demander pardon aux miens. Pardon de cette trahison. Pardon d'avoir ouvert leurs pays à de souffrances à venir. Car les malheurs vont s'abattre sur le pays qui m'a vu naître et qui a accueilli les miens. Des hommes vont venir pour le soumettre, à l'instar de cette pauvre Algérie. Il y aura comme ici des hommes qui diront qu'ils apportent la civilisation, le savoir, le progrès... Que sais-je ! Ils continueront de soutenir que ce pays leur appartient et que la vocation de la France est de triompher aux quatre coins du monde (ivi: 246).

Conscient du pouvoir du récit, Mardochée conteste le monopole narratif dont jouit de Foucauld. À l'issue de sa confession, le récit de son adversaire perd en fiabilité, surtout lorsqu'on comprend que " son ouvrage se garde de dire les choses comme elles se sont déroulées, il n'y consigne que ce qui peut le grandir. Il a le souci constant d'omettre ce qui ne va pas dans ce sens " (ivi: 51). À la lecture du récit de Mardochée, l'exemplarité du Maître se trouve remise en doute et sujette à plusieurs déconstructions. Le compagnon de voyage évoque différentes situations à l'issue desquelles l'éthos de la vertu se trouve entaché et perd de sa crédibilité, que ce soit à travers l'ambiguïté qui caractérise les mœurs du personnage ou le courage qu'il lui fait parfois défaut ou par le mensonge fondamental de sa mission.

Il faudrait peut-être rappeler qu'en plus du succès retentissant de *Reconnaissance au Maroc* et de la gloire réservée à son auteur, le Vatican déclare, par décret pontifical le 13 novembre 2005, Charles de Foucauld béatifié et canonisé en 2022 par le pape François. Ce statut le hisse au rang des saints de l'église et le distingue comme l'incarnation de la vertu exemplaire et l'illustration de l'héroïsme. À cette canonisation fait face l'abomination de Mardochée, qui se trouve ou oublié de l'histoire ou tenu pour un lâche traître aux yeux des siens.

Par la mise en fiction de ce récit, Kébir-Mustapha Ammi rétablit une iniquité historique et engage par la réhabilitation de ce personnage clé un nouveau regard sur l'événement colonial et son appréhension.

Cette réécriture lui permet donc de s'engouffrer, par les voies de l'imaginaire, dans les brèches interstitielles de l'Histoire afin de combler ses blancs, mettre des mots sur ses silences et offrir ainsi un "contre-point local aux histoires monumentales des puissances occidentales, à leurs discours officiels, à leurs points de vue panoptique quasi scientifique" (Saïd 2000: 308).

En tant que roman dérivé de *Reconnaissance au Maroc*, *Mardochée* implique une modification fondamentale de l'image des deux protagonistes ainsi que les versions de l'histoire que présentent leurs écrits respectifs. Il est évident que "l'hypertexte devient un contre-modèle, rejoignant par-là la définition fondamentale de la parodie comme 'pratique de déviation'" (Gauvin, Van Den Avenne, Corinus, Selao 2013: 17). Il s'agira dès lors d'une imitation transformatrice qui fait place à ce que Gérard Genette appelle la transvalorisation, c'est-à-dire cette opération "d'ordre axiologique, portant sur la valeur explicitement ou implicitement attribuée à une action ou à un ensemble d'actions [...] d'attitudes et de *sentiments* qui caractérisent un 'personnage'" (Genette 1982: 393).

4. Conclusion

Envisager le roman dans une telle optique, c'est inévitablement lui attribuer des pouvoirs d'incidence sur le monde, des capacités d'agir sur les mentalités et de faire surgir des sens empêchés ou mis à l'écart. Kébir-Mustapha Ammi semble emprunter le tournant éthique afin de penser le contemporain dans ses aspects dissensuels et paradoxaux. Le roman de ce fait n'est plus exclusivement le récit de son propre fonctionnement, encore moins un espace de spéculation du monde, il se veut surtout le lieu où s'amorce sa transformation politique.

Le réinvestissement des versions établies et canoniques de l'Histoire qui caractérise son travail impose d'appréhender chacun de ses romans à travers le lorgnon de celui qui l'a inspiré ou provoqué. Ce mécanisme parodique ne tient pas uniquement à des aspects formels, mais il s'inscrit dans une transformation critique. Un processus qui implique à la fois le dialogue et la contestation, l'imitation et la transformation, le lien et la rupture. Ainsi *Mardochée* de la même manière que *Les vertus immorales* s'inscrivent

de manière prononcée dans la reprise voire la récusation des modèles qui les ont engendrés témoignant à plus d'un titre d'une pratique hypertextuelle basée sur le malentendu et son élucidation.

En somme, s'il est vrai que *Mardochée* au même titre que *Les vertus immorales* sont respectivement liés à *Reconnaissance au Maroc* de Charles de Foucauld et aux *Relations de voyages* de Cabeza de Vaca, il n'en demeure pas moins vrai que le travail de réécriture qui les sous-tendent impose une nouvelle inflexion au monde qu'ils traduisent, donnant ainsi à voir ce que Gérard Genette appelle une "critique en acte" (Genette 1982:450).

Notes

¹ Il faudrait certainement rappeler, ne serait-ce que d'une manière sommaire, que de tous les explorateurs qui ont arpenté le Maroc pré-colonial, le nom de Charles de Foucauld est probablement l'un des plus retentissants. Son exploit continue aujourd'hui encore à passer pour une référence incontournable dans l'historiographie coloniale. Son livre *Reconnaissance au Maroc* est l'œuvre d'un lauréat de la prestigieuse école militaire de Saint-Cyr qui cherchait ardemment à servir son pays. Le futur ermite ne manque pas de laisser transparaître son désir de livrer à Jésus et à la France le royaume chérifien. Son expédition, résolument exceptionnelle, compte tenu des risques qu'elle a pu braver, doit beaucoup à l'aide du guide Mardochée. Il est non seulement à l'origine du déguisement qui a permis au jeune vicomte de contourner tous les soupçons en passant pour un israélite nommé Joseph Aleman, mais grâce à sa connaissance et sa ruse, cette mission a pu se dérouler en toute sécurité. Ce rôle décisif qu'occupe Mardochée, le récit foucauldien l'occulte. Né en 1858 à Strasbourg et mort en 1916 à Tamanrasset au Sud algérien où il avait choisi de vivre en ermite. Sa canonisation par le pape François en 2022 l'érige en Saint de l'église.

Bibliographie

- AMMI K. M. (2009), *Les vertus immorales*, Gallimard, Paris.
- ID. (2011), *Mardochée*, Gallimard, Paris.
- BEAUMIER A. (1870), "Rapport de la Société de géographie", *Bulletin de la Société de géographie*, Paris.
- BOUCHERON P. (2011), "On nomme littérature la fragilité de l'histoire", *Le Débat*, 165, mars, pp. 41-56.
- CABEZA DE VACA A. N. (1837), *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique (1555)*, Arthus Bertrand, Paris. Wikisource: https://fr.wikisource.org/wiki/Relation_et_Naufrages.
- CICHOCKA M. (2007), *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique. Réinventions, relectures, écritures*, L'Harmattan, Paris.
- DUVERIER H. (1885), *Rapport fait à la société de géographie de Paris, dans la séance générale du 24 Avril, 1885*, Paris.
- FOUCAULD C. d. (1888), *Reconnaissance au Maroc, 1883-1884*, Librairie coloniale, Paris.
- GAUVIN L., VAN DEN AVENNE C., CORINUS V., SELAO C. (dir.) (2013), *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*, ENS, Lyon.
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Editions du Seuil, Paris.
- ILAHIANE H. (2002), "1527, Un Marocain (Estebanico) Chez Les Indiens d'Amérique", *L'Essentiel*, 15-11, septembre, pp. 52-62.
- LAVOCAT F. (dir.) (2010), *La théorie littéraire des mondes possibles*, CNRS Editions, Paris.
- SAÏD E.W. (2000), *Culture et impérialisme*, Fayard / Le Monde diplomatique, Paris.